

PRELUD DU BONHEUR

FEUILLETON DE L'ABEILLE

PAR HENRI ARDEL

—Simone, Simone, my little one, take care, si vous n'êtes pas sérieuse, nous le dirons ce soir à M. Daubry.

—Maud, pour aujourd'hui excusez-moi, dit-elle, s'efforçant d'être calme afin de ne pas éveiller l'attention de la jeune fille.

—Elle parlait au hasard, la pensée absente de ce qu'elle disait, sans un regard vers Hameline, n'ayant qu'un vœu, le voir s'éloigner afin qu'elle pût partir.

—Voici le signal! s'écria Maud, impatientement.

—Voilà, M. Hameline, vous êtes mon prisonnier, maintenant, et je vous emmène. Simone, dear, puisque vous êtes fatiguée, allez vous reposer un peu dans le coin des parents.

—Un petit sourire entrouvrit les lèvres de Simone.

—Où, merci! allez vite, vous serez en retard!

—Hameline fit un mouvement pour s'approcher, mais Maud avait déjà pris son bras et l'entraînait; il dut s'éloigner avec elle.

—Simone les suivit un instant des yeux; puis, dès qu'ils furent à quelques pas, elle appela l'un des domestiques, donna l'ordre de préparer sa voiture immédiatement, et, toujours avec la même hâte fiévreuse, elle chercha Jessie Gunter qui se reposait, tout en regardant les allées et venues de Maud et de ses amies.

—Jessie, je viens vous dire adieu, pour que vous ne me croyiez pas perdue, en ne me voyant pas tout à l'heure.

—Comment, vous partez déjà! interrompit Mme Gunter stupéfaite. Mais c'est impossible! Voyons, Simone, vous savez bien que nous ne devons rentrer que pour dîner!

—Où, je sais; mais je vous prie, ne me retenez pas... Je vous assure qu'il faut que je parte... Je suis... je suis très fatiguée.

—Mme Gunter la considérait avec étonnement.

—Simone, dear, vous est-il arrivé quelque chose?

—A moi!... Non, rien, rien du tout. D'un geste nerveux, elle tordait le ruban de son ombrelle.

—Roger devait rentrer de bonne heure! Je l'ai à peine vu aujourd'hui, et il retourne à Paris ce soir... Je suis sûre que, déjà, il me trouve bien peu aimable de l'avoir ainsi abandonné, finit-elle, avec un petit rire sec.

—Tout au fond de son cœur, bien qu'elle ne le dit pas, Mme Gunter pensa que Roger Daubry aurait vraiment quelque droit de trouver cela.

—Où, vous avez raison de partir, je crois, répliqua-t-elle avec un sérieux qui ne lui était pas habituel, et dans lequel Simone discerna un blâme involontaire dont elle s'irrita.

—Le valet de pied venait annoncer que les chevaux étaient prêts. Vite, elle monta en voiture. Le cocher rassembla les rênes et enleva l'attelage qui s'engagea sur la grande route, bordant la prairie.

—Dans l'air vif montaient les notes éclatantes et rapides d'un galop d'offenbach. Simone regarda. Par défaut les peupliers, dans une éclaircie du feuillage, se montraient le vieux clocher de l'église. Et tout près, dans la prairie, enlaçant la ligne des pompiers, la farandole se déroulait follement, conduite par Maud qui, ainsi aperçue à distance, dans sa robe rouge, avait un air de grande fleur étrange emportée par un tourbillon.

—Au passage, Simone reconnut Mabel Dunsey, puis sa sœur Edith, puis Jessie Gunter elle-même, ressaisie par l'animation générale. Aucun d'eux ne pensait certes à Simone... Hameline, seul, peut-être, la cherchait des yeux, en se laissant guider par Maud. Et quand Simone distingua sa silhouette nettement dessinée par son costume de laine blanche, comme s'il eût pu l'apercevoir, elle se couvrit le visage de ses deux mains, bouleversée de nouveau par un sentiment de dégoût et de honte, aigu jusqu'à l'angoisse.

—Les chevaux filaient vite sur la route qui s'allongeait au milieu des plaines silencieuses, presque désertes par cette après-midi de dimanche, à travers lesquelles le vent de mer jetait sans cesse son souffle puissant.

—Elle descendit. L'attelage suivait la grande route tandis qu'elle s'engageait dans le petit sentier qui courait vers la mer, parmi les ajoncs et les bruyères. L'air, chargé de senteurs salines et fraîches, la frappa au visage. La mer avait baissé et laissait à découvert les premiers chalets des Petites-Dalles, étagés parmi la verdure jaunissante.

—«Déjà arrivée! pensa Simone. Il lui semblait qu'elle n'était pas encore prête à rencontrer Roger.

—Arrêtez la voiture! cria-t-elle au cocher. Je vais rentrer par le chemin de la falaise.

—Elle descendit. L'attelage suivait la grande route tandis qu'elle s'engageait dans le petit sentier qui courait vers la mer, parmi les ajoncs et les bruyères.

qui courbait les ajoncs dans une ondulation lente. Aucun bruit; parfois seulement quelque appel lointain parti d'une ferme isolée, ou le cri rauque des corbeaux qui passaient, rayant le ciel d'un gris très doux, sauf vers le couchant où il s'éclairait de leurs rosées.

—Son voile relevé afin de sentir sur ses joues brûlantes la saine fraîcheur du vent, Simone songeait toujours... Le grand calme des champs avait apaisé la première violence de son agitation, engourdissant en quelque sorte son humiliation et sa détresse morale.

—Par moments même, à mesure qu'elle s'éloignait davantage d'Ermeville, elle se prenait à douter qu'une pareille scène eût réellement pu se passer entre elle et Hameline.

—D'ailleurs, peu à peu, dominant toutes ses autres impressions, la pensée de son mari s'emparait d'elle, l'occupant toute. En son cœur s'éveillait un ardent désir de se réfugier dans l'amour de Roger, de se sentir protégée et gardée par lui, de rencontrer de nouveau la lumière de son regard loyal et sérieux.

—Pour la première fois, elle entrevoyait quelle responsabilité lui revenait dans la désunion de leurs deux vies... Mais elle se sentait si faible, livrée à elle-même, si incapable de résister au tourbillon de la vie mondaine qui l'entraînait sans cesse!

—«Je ne pourrai jamais!... C'est trop difficile de lutter toujours contre ses goûts et ses habitudes! murmura-t-elle avec découragement.

—Après tout bien des ménages sont comme le nôtre!... Nous sommes au contraire, parmi les heureux!

—Heureux! non, ils ne l'étaient pas, elle-même pas plus que lui!... Et à cette heure, elle le sentait tout à coup avec une netteté implacable.

—Si Roger voulait être indulgent pour moi, m'aider, fit-elle tout bas, platement, peut-être pourrions-nous encore être heureux ensemble, comme autrefois!

—Deux grosses larmes glissèrent sur ses yeux. Le vent les emporta. Mais voici que les plus volumineux et les plus chers souvenirs de ce passé—si proche, et pourtant si loin—se remanièrent, un à un, dans l'âme de la jeune femme, tout plein de sa charme triste des jours joyeux qui ne sont plus.

—«Mon Dieu! murmura-t-elle d'une voix brisée, pourquoi ne peut-on retourner en arrière? Il m'aimait bien dans ce temps-là!

—On eût dit que, tout à coup, elle avait soif de cette tendresse de Roger dont, pourtant, elle semblait si peu se soucier depuis qu'elle avait le droit de le lui demander. Mais était-il vraiment trop tard pour que leur vie redevenît ce qu'elle avait été un instant—si douce? Roger s'était montré bon pour elle, le matin, quand il insistait afin de la retenir auprès de lui. Ah! pourquoi ne l'avait-elle pas écouté!... Ainsi qu'elle l'avait dit, elle s'était rendue seule à Ermeville... toute seule!

—Encore une fois l'image d'Hameline traversa son esprit, et elle eut un geste inconscient de la main, comme pour rejeter loin d'elle le souvenir de cet homme. Une rougeur ardente lui empourprait le visage, faisant courir en ondes pressées le sang de ses artères. Mais ce fut une seconde seulement.

—Elle se remit à penser à Roger... Si elle allait à lui, bien franchement lui demander de la soutenir, peut-être l'accueillera-t-il... Elle disait «peut-être», doutant encore malgré tout de l'avenir, car, jusqu'alors, les efforts tentés par elle ou par Roger n'avaient amené que de bien fugitifs rapprochements... Mais jamais, jamais, elle n'avait éprouvé avec cette sincérité le désir de revenir à lui.

—«Oh! oui, ce soir, je lui parlerai! pensa-t-elle dans un élan de tout son cœur.

—Une détente se faisait en elle, et une impression de paix, d'espérance douce l'envahissait. Un instant, avec un sursaut craintif, elle songea: «Pourvu que Roger me croie!» Mais, vite, elle chassa cette idée et continua, tout en regardant fuir les plaines, à chercher ce qu'elle dirait à son mari.

—Encore un village traversé, quelques centaines de mètres parcourus entre des peupliers grêles, puis la route tourna et, dans l'échancrure des falaises, apparurent les premiers chalets des Petites-Dalles, étagés parmi la verdure jaunissante.

—«Déjà arrivée! pensa Simone. Il lui semblait qu'elle n'était pas encore prête à rencontrer Roger.

Le General Fayolle a Mayence

Nous empruntons ce récit au beau livre d'Henry Bordeaux (Grés, édité). Nos lecteurs voudront y lire le tableau tout entier de l'entrée triomphale de nos troupes dans la ville rhénane.

—Le palais grand-ducal est un assez beau monument trapu et lourd, en grès rouge. Napoléon y demeura et l'on y montre encore la chambre de l'Empereur. Là résidera le général Mangin.

Le général Fayolle l'y intronisa. Les deux généraux y furent reçus par les autorités: le conseiller intime Best, gouverneur de la province; le haut bourgmestre Goettelmann, maire de la ville; l'évêque, Mgr Kibitine; les représentants des cultes protestant et juif, le président de la Chambre de Commerce, le président et le procureur du tribunal, les conseillers de régence. A tour de rôle, chacun de ces hauts personnages affirma sa volonté, dans sa charge et au nom du corps qu'il représentait, de remplir ses devoirs et obligations, et exprima l'espoir d'y être aidé par le Gouvernement français.

Puis il se passa une scène digne des grands moments de l'histoire. Le général Fayolle, d'habitude timide, réservé, parla avec une autorité incomparable. Redressant sa forte taille, tenant de ses deux mains, derrière son dos, son sabre horizontalement, dictant les volontés de la France, il rappela l'injuste déclaration de guerre, la violation de la neutralité belge, les dévastations de nos pays occupés, et la défaite allemande.

Il faut que je vous dise toute ma pensée. La guerre qui a été imposée par l'Allemagne à la France est la fois la plus injuste et la plus cruelle que l'humanité ait connue. Elle a été conduite avec des raffinements de barbarie tels que le monde entier en a été révolté.

A la suite de la violation criminelle de la neutralité de la Belgique, il a été possible aux armées allemandes d'envahir notre territoire. Les provinces du Nord de la France ont été systématiquement ravagées, les villages rasés, les villes détruites par le canon ou l'incendie.

Celles qui n'étaient pas sur le front ont été pillées et des trains entiers ont transporté en Allemagne tout ce qu'elles contenaient: linges, meubles, richesses artistiques, matériel d'usine.

Cela ce n'est pas la guerre, c'est le vol, le vol à main armée. Aujourd'hui, chez nous et en Belgique, des milliers de familles sont sans asile et sans ressources. Leur sol a été transformé en désert.

Telle est la situation que l'iniquité de votre guerre a créée et dont vous demeurez responsables.

Vous avez fait de la terreur un système de guerre; vous n'avez réussi qu'à exaspérer notre force de résistance et à hâter notre victoire. Depuis le 15 juillet, les armées allemandes, refoulées, de toutes parts, ont subi une série ininterrompue de défaites, au cours desquelles plusieurs centaines de mille prisonniers et des milliers de canons sont restés entre les mains des alliés, jusqu'au jour où, acculés au désastre final, vous avez demandé grâce.

Nous redoutiez de justes représailles, mais la France est restée fidèle à ses glorieuses traditions et les armées de la République ont traversé votre pays sans y faire le moindre dommage.

Nous ignorons, nous, la «Schadenfreude», la joie du mal. Les habitants du Palatinat et de Mayence, dont les grands-parents ont appartenu jadis à la patrie française et ont combattu à nos côtés, ont reconnu la générosité native et la grandeur morale de nos soldats.

Certes, aucun de nous n'oubliera jamais le mal qui nous a été fait, mais personne dans nos rangs n'est capable d'en rendre responsables des femmes, des enfants, des populations sans défense, ou de détruire pour la seule joie de nuire.

Vous n'avez donc rien à craindre, ni dans vos personnes, ni dans vos biens, mais à une condition absolue: c'est que vous vous soumettiez sans arrière-pensée à l'autorité militaire française.

L'interprète traduisait au fur et à mesure les paragraphes du discours. Il fallait le suivre sur ces visages déformés par la vérité. Aucun spectateur ne fut plus frappant. Fayolle apparaissait terrible et dominateur devant ces fonctionnaires atterrés.

Dans la voiture qui le ramenait à Kaiserslautern, il dit à son fidèle compagnon d'autrefois, son ancien chef d'état-major de la Somme, le général Duval: —Cet après-midi j'ai vu une vie.

Washington.—Le secrétaire Weeks a déclaré qu'il espérait visiter les îles Philippines s'il lui était possible d'aller cet été au Japon, à la réunion annuelle de sa promotion de l'Ecole navale. Cette réunion aura lieu à Tokio, sur l'invitation de l'amiral japonais Urin, qui est de la promotion de 1881 d'Annapolis.

Les femmes sont les fleurs de la vie, comme les enfants en sont les fruits.

ISABELLE LA GRANDE

REINE DE CASTILLE (1451-1504)

par JEANNE DIEULAFOY

Madame Dieulafoy a écrit un livre très intéressant que nous prenons plaisir à signaler à nos lecteurs: Pour écrire la vie d'une telle femme, il fallait une femme capable, comme Madame Dieulafoy, de saisir, à travers les actes et démarches de la souveraine de Castille, les raisons d'humanité et les délicatesses de sentiment.

La jeune fille qui, guidée par un juste pressentiment, avait voulu, à dix-huit ans, épouser Ferdinand, roi de Sicile et héritier d'Aragon, d'un an moins âgé qu'elle, et qui avait fait rédiger son contrat de mariage en vrai traité diplomatique, est la même qui, proclamée en 1474 «reine propriétaire» de Castille, a défendu et maintenu, contre sa rivale la Beffrança, fiancée en Portugal, contre les prélats et les féodaux, avec l'aide des «fraternités» municipales (Hermadantes), contre le Saint-Siège au besoin, l'autorité et la dignité de sa couronne.

Ainsi fut-elle jusqu'au bout, chevauchant, à l'image de nos premiers Capétiens, pour remettre l'ordre dans ses provinces, jugeant en personne tous les vendredis, renforçant sa position de celle de son mari quand en 1479, il eut à son tour la couronne aragonaise, lui gagnant, au grand avantage de ses finances, la maîtrise des grands ordres de chevalerie et introduisant contre hérésiarques et contre Juifs de conversion douteuse, mais surtout contre tous opposants politiques, la redoutable procédure de l'Inquisition. Puis c'est l'acte capital de sa vie: la croisade contre le Maure, l'attaque obstinée contre Grenade, cette «guerre de la Reine» pour laquelle elle cria successivement l'artillerie et un corps d'ingénieurs militaires, enfin ces tercios d'infanterie, calquées sur les compagnies suisses, et qui ne se terminent que par la chute du royaume musulman. Parallèlement, c'est la découverte de Colomb, l'enthousiasme déterminé par la première conquête, qui suivit bientôt des calculs plus terre à terre, et les dernières années qu'attristèrent les persécutions contre les Morisques et l'expulsion des Juifs andalous (imposée par Torquemada), deux mesures que la Reine sentit à la fois néfastes et vaines—puis les deuils répétés d'enfants et de petits-enfants—enfin la maladie d'Isabelle, à la nouvelle de la folie irremédiable de sa fille Juana, épouse enamourée du roi archiduc insensé, et la mort à cinquante-trois ans. Le testament est d'une rédaction émouvante dans sa simplicité, son humilité même. La reine ordonnait que son corps fût porté à l'Alhambra de Grenade, qui domine la plaine; ce qui fut fait. Elle enjoignait aussi aux rois catholiques, ses successeurs, «de ne jamais se dessaisir de Gibraltar!»

—Tu te chagrines, reprit la voix menue, comme tous les gens qui ont trop de chance...

—Ah ça, est-ce toi, Léopard, fit le bûcheron, qui te méies de m'adresser la parole?

Aussitôt le léopard disparut sous la grosse hille de bois.

«Le bûcheron se prit à réfléchir. Et voyez comme les choses s'arrangent! Tandis qu'il songeait à la petite bite à longue queue, voilà qu'il vit au loin, sous bois, du côté du soleil couchant, non seulement le plus étrange spectacle imaginable, mais un spectacle qui rappelait l'objet de sa pensée vagabonde.

C'était, s'il vous plaît, un carrosse. Un carrosse, oui, en pleine forêt, ce qui est déjà peu croyable; et un carrosse attelé, non pas de chevaux, mais de lézards verts, fabuleux, grands comme des perchons.

Gilles se frotta les yeux, car il croyait rêver. Mais lorsqu'il les eut ouverts de nouveau, son ouïe vint confirmer ce que lui affirmait sa vue folle. On n'entendait point les sabots d'un attelage qui d'ailleurs filait à une allure insuïte, mais l'on distinguait nettement les sauts et soubresauts des grandes roues ferrées, sur le sol inégal et sur les brindilles pétillantes. Comment un tel équipage ne se brisait-il pas aux mille détours nécessaires pour éviter soit un tronç, soit un bouquet de baliveaux ou bien un entonnoir tel que celui d'où jadis avait été retirée la fée sous figure de vieille? C'était miracle, assurément; mais cela tenait aussi à l'extrême dextérité de ce païre de lézards géants qui se faufilaient dans la forêt aussi aisément que fait un ordinaire lézard parmi la perraille.

Ces lézards, ai-je dit, étaient verts, d'un vert que je ne saurais que ternir par la plus flambeante éphémère, disons du plus beau des verts. Ils dressaient leur fantastique queue, avec quelle habileté, je vous le laisse à penser, car il s'agissait pour ces monstres de ne point la laisser écraser sous les roues. Ah! par exemple, ne se privaient-ils pas d'en battre les grosses joues et le nez rougeaud du cocher qui s'efforçait de rire, mais transpirait; il eût eu chaud à seulement assujettir son chapeau que les queues foudroyaient par quelle facilité, semblait-il.

Quant au carrosse, il était superbe. Il était du genre de ceux qu'aurait mon cher et regretté ami, le peintre La Touche, mais ce carrosse-ci était de jade et d'émeraude. Et la quantité de ces verts, et ces formes baroques et admirables, parmi les verts infiniment variés de la forêt caressée d'en haut par la lumière d'éte, composaient un spectacle de nature à émouvoir un bûcheron rêveur, ami des sous-bois, troublé de vivre à l'heure où les bêtes parlent, et, par-dessus tout, piqué du souci de la future grandeur de ses filles.

Il ne vit pas approcher de lui un objet aussi peu coutumier, sans tendre sa main vers la fidèle cognée appuyée comme lui-même à la hille de bois. Il savait, tudeïu! manier! l'instrument qui met à bas les plus puissants chênes, et, ma foi, il rumina dans ce moment-ci de trancher pattes et queues à ces lézards démesurés qui, aussi bien, commençaient déjà à lui donner l'humeur.

Il eût fait, si ce satané attelage n'eût couru un train hors de toute comparaison avec la vitesse que l'esprit d'un homme sensé peut concevoir. En effet, le carrosse et son attelage soufflant étaient déjà là, mais là, ce qui s'appelle là, à cinq ou six coudées devant la hille de bois; et, de l'intérieur du carrosse, sortait une voix, ou plus exactement sortaient deux voix de femmes qui, tout en se contrariant, comme deux notes de musique moderne, dissient exactement la même chose, à savoir: —Bonjour, Gilles, notre cher voisin!

Le carrosse était trop beau, les dames trop polies. Nonobstant les lézards, Gilles ôta son chapeau.

—M. Jean Noté, le grand baryton belge, est décédé en son domicile à Tournai, Belgique, au début de ce mois, des suites d'une opération.

Jean Noté, né à Tournai le 6 mai 1859, fit ses études au Conservatoire de Gand, où il obtint le prix d'excellence. Il débuta à Lille, en 1886, dans «Lucie». Il fit son début à l'Opéra de Paris le 6 mai 1893, dans «Rigolotto».

M. Noté était officier de la Légion d'Honneur et Chevalier de l'Ordre de Léopold; il était en plus titulaire de deux médailles de sauvetage. Noté fut un paladin de la charité. Simple et modeste, il se glorifiait de ses origines d'enfant du peuple.

D'importantes funérailles ont été faites au grand et généreux artiste belge dans sa ville natale.

La fierté déjeune avec abondance, dine avec pauvreté et soupe avec infamie.

LE CAROSSE AUX DEUX LEZARDS VERTS

C'est un charmant badinage, un joli conte de fées que l'éminent écrivain a composé pour se délasser entre deux romans plus graves. Mais ce livre, selon les déclarations de l'auteur, a «les apparences de la plus extravagante folie et de la plus surannée», est plein de sagesse, de finesse, de philosophie et de malice. Après avoir amusé, il invite à réfléchir.

—Es-tu bête!... Cornichon... Es-tu bête!...

—Il se retourna vivement, ne pouvant avec vraisemblance attribuer ce propos qu'à sa femme. Cependant, celle-ci n'était point dans les environs, non plus qu'aucun être humain. Mais il vit un petit lézard, le cœur essouffé sans doute d'avoir à traîner une queue si longue.

—Tu te chagrines, reprit la voix menue, comme tous les gens qui ont trop de chance...

—Ah ça, est-ce toi, Léopard, fit le bûcheron, qui te méies de m'adresser la parole?

Aussitôt le léopard disparut sous la grosse hille de bois.

«Le bûcheron se prit à réfléchir. Et voyez comme les choses s'arrangent! Tandis qu'il songeait à la petite bite à longue queue, voilà qu'il vit au loin, sous bois, du côté du soleil couchant, non seulement le plus étrange spectacle imaginable, mais un spectacle qui rappelait l'objet de sa pensée vagabonde.

C'était, s'il vous plaît, un carrosse. Un carrosse, oui, en pleine forêt, ce qui est déjà peu croyable; et un carrosse attelé, non pas de chevaux, mais de lézards verts, fabuleux, grands comme des perchons.

Gilles se frotta les yeux, car il croyait rêver. Mais lorsqu'il les eut ouverts de nouveau, son ouïe vint confirmer ce que lui affirmait sa vue folle. On n'entendait point les sabots d'un attelage qui d'ailleurs filait à une allure insuïte, mais l'on distinguait nettement les sauts et soubresauts des grandes roues ferrées, sur le sol inégal et sur les brindilles pétillantes. Comment un tel équipage ne se brisait-il pas aux mille détours nécessaires pour éviter soit un tronç, soit un bouquet de baliveaux ou bien un entonnoir tel que celui d'où jadis avait été retirée la fée sous figure de vieille? C'était miracle, assurément; mais cela tenait aussi à l'extrême dextérité de ce païre de lézards géants qui se faufilaient dans la forêt aussi aisément que fait un ordinaire lézard parmi la perraille.

Ces lézards, ai-je dit, étaient verts, d'un vert que je ne saurais que ternir par la plus flambeante éphémère, disons du plus beau des verts. Ils dressaient leur fantastique queue, avec quelle habileté, je vous le laisse à penser, car il s'agissait pour ces monstres de ne point la laisser écraser sous les roues. Ah! par exemple, ne se privaient-ils pas d'en battre les grosses joues et le nez rougeaud du cocher qui s'efforçait de rire, mais transpirait; il eût eu chaud à seulement assujettir son chapeau que les queues foudroyaient par quelle facilité, semblait-il.

Quant au carrosse, il était superbe. Il était du genre de ceux qu'aurait mon cher et regretté ami, le peintre La Touche, mais ce carrosse-ci était de jade et d'émeraude. Et la quantité de ces verts, et ces formes baroques et admirables, parmi les verts infiniment variés de la forêt caressée d'en haut par la lumière d'éte, composaient un spectacle de nature à émouvoir un bûcheron rêveur, ami des sous-bois, troublé de vivre à l'heure où les bêtes parlent, et, par-dessus tout, piqué du souci de la future grandeur de ses filles.

Il ne vit pas approcher de lui un objet aussi peu coutumier, sans tendre sa main vers la fidèle cognée appuyée comme lui-même à la hille de bois. Il savait, tudeïu! manier! l'instrument qui met à bas les plus puissants chênes, et, ma foi, il rumina dans ce moment-ci de trancher pattes et queues à ces lézards démesurés qui, aussi bien, commençaient déjà à lui donner l'humeur.

Il eût fait, si ce satané attelage n'eût couru un train hors de toute comparaison avec la vitesse que l'esprit d'un homme sensé peut concevoir. En effet, le carrosse et son attelage soufflant étaient déjà là, mais là, ce qui s'appelle là, à cinq ou six coudées devant la hille de bois; et, de l'intérieur du carrosse, sortait une voix, ou plus exactement sortaient deux voix de femmes qui, tout en se contrariant, comme deux notes de musique moderne, dissient exactement la même chose, à savoir: —Bonjour, Gilles, notre cher voisin!

Le carrosse était trop beau, les dames trop polies. Nonobstant les lézards, Gilles ôta son chapeau.

—M. Jean Noté, le grand baryton belge, est décédé en son domicile à Tournai, Belgique, au début de ce mois, des suites d'une opération.

Jean Noté, né à Tournai le 6 mai 1859, fit ses études au Conservatoire de Gand, où il obtint le prix d'excellence. Il débuta à Lille, en 1886, dans «Lucie». Il fit son début à l'Opéra de Paris le 6 mai 1893, dans «Rigolotto».

M. Noté était officier de la Légion d'Honneur et Chevalier de l'Ordre de Léopold; il était en plus titulaire de deux médailles de sauvetage. Noté fut un paladin de la charité. Simple et modeste, il se glorifiait de ses origines d'enfant du peuple.

D'importantes funérailles ont été faites au grand et généreux artiste belge dans sa ville natale.

La fierté déjeune avec abondance, dine avec pauvreté et soupe avec infamie.



LITTLETON K O FLEMING  
Frankie Fleming, le new-yorkais, est peut-être considéré comme un bon boxeur dans le nord, mais en tous cas Littleton n'a pas eu beaucoup de mal à la mettre hors de combat. Au troisième round un direct de la droite au corps suivi d'un direct à la mâchoire a fait voir à Frankie les plus belles étoiles du firmament, et ce n'est qu'après le compte de dix qu'il est parvenu à se relever.

Très bien, Happy Littleton! mais la prochaine fois faudrait voir à vous faire choisir un adversaire plus compétent que Fleming, car encore quelques combats faciles comme celui-ci et cela ce peut être l'admiration qu'on portera pour les amateurs de boxe réo-orléansais s'affaiblisse sensiblement.

BURKE RENCONTRE MISKE  
CE SOIR  
Par suite d'une blessure reçue par Burke à l'entraînement la semaine dernière, le combat entre Billy Miske, de St. Paul, et Martin Burke de la Nouvelle-Orléans, a été remis à jeudi soir.

FOLEY RENCONTRE GIBBONS  
Tommy Gibbons est de retour à la Nouvelle-Orléans, mais cette fois ce

Le valet de pied avait auté à la portière. Une des dames descendit. Elle était fort bien mise et vêtue d'une robe et d'un chapeau rappelant les couleurs éclatantes du jour. L'autre, au contraire, et qui paraissait du même âge, affectivement les teintes plus effacées. Ni l'une ni l'autre n'étaient vieilles, et elles n'étaient pas non plus jeunes. Elles s'étaient prises de bec dans la voiture, cela était évident à leur teint animé, à leurs regards acérés, mais elles appartenaient non moins certainement à la meilleure compagnie et, vis-à-vis de l'étranger, elles savaient présenter les figures les plus avenantes.

—Nous venons de faire un voyage exquis.

—Le voyage que nous venons d'accomplir, dit l'autre, ressemble à la plupart des voyages: il n'a pas été sans agréments ni sans inconvénients.

—Le bûcheron les considérait, tout en faisant tourner son chapeau. Elles l'avaient nommé chacune «Mon cher voisin»... Elles lui rendaient compte d'un voyage qu'il ignorait totalement. Il pensa avoir affaire à des femmes démentes.

—Aller!

Et ce ne fut ni sans satisfaction, ni toutefois sans angoisse, que Gilles vit s'éloigner l'attelage diabolique, à une allure vertigineuse.

WASHINGTON.—Les partisans de la Ligue des Nations se réjouissent des acclamations spontanées qui accueillirent, des galeries du Sénat, réservées aux spectateurs, la déclaration du sénateur King, de l'Utah, que les Etats-Unis, tôt ou tard, feraient partie de la Ligue des Nations. Le vice-président Coolidge fut le mal à rétablir l'ordre, les applaudissements et les acclamations tournant au tumulte. Le sénateur King répondant au sénateur McCormick, de l'Illinois, affirma que le peuple des Etats-Unis favorisait la participation de la nation à la Ligue.

Le moyen le plus sûr de se débarrasser d'un importun est de lui prêter de l'argent.

A. SIMON  
STUDIO  
PHOTOGRAPHIES DE Ire  
COMMISSION  
TRAVAIL EXCELLENT  
PRIX MODERES  
651 RUE CANAL  
Quarante ans d'expérience

RESTAURANT  
CUISINE FRANÇAISE  
ED P. PITRE, Propriétaire  
Repas réguliers, Spécialité du Café à la Crème, Châmbres meublées.  
617 Rue de Chartres  
En face Jefferson  
Nouvelle-Orléans, Lae.

G. Treillard-Pontillon  
Restaurant  
617 rue de Chartres  
Nouvelle-Orléans  
Cuisine française et creole  
Déjeuner de 11 heures à 2 h 30  
Dîner à partir de 5 heures  
jusqu'à 9 heures  
Service à la carte  
Grande salle à manger pour banquets

H. J. BERLICHAN  
Fabricant de  
Confections et d'habillements  
marchand  
d'habillements imperméables, cha-  
peaux, casquettes, boîtes chau-  
sures, malles, etc.  
907 R. E. BREAULT  
entre les rues Dumaine et St. Philippe  
Nouvelle-Orléans, Lae.  
Spécialité de Sabots en Bois

n'est point pour se battre avec un inconnu des néo-orléansais, mais pour se mesurer avec un boxeur bien connu par les amateurs du sport de la Nouvelle-Orléans. Lundi prochain, au Louisiana Auditorium, Gibbons rencontrera Harry Fo'ly, de Hot Springs, dans un combat de quinze rounds.

LEDOUX EST TOUJOURS CHAMPION  
Dans un match de boxe de 15 rounds qui a eu lieu à Liverpool lundi soir, Charles Ledoux a montré qu'il avait toujours droit au titre de champion d'Europe des poids-coqs en battant l'anglais Tom Harrison, qui se croyait détenteur du titre de champion depuis qu'un juge anglais lui avait accordé la décision d'un combat avec Ledoux qui eut lieu en Angleterre il y a environ trois mois.